A Nivelles, les Ateliers Métallurgiques vécurent également des moments difficiles. D'abord, comme d'autres entreprises, ils avaient engagé trop de personnel pendant la guerre pour éviter à certains le travail obligatoire. Dans la période qui nous occupe, ils se virent dans l'obligation de licencier, provoquant le mécontentement des ouvriers. De plus, les Allemands avaient, à leur départ, détruit les dépôts, entraînant de fortes pertes pour l'usine. Enfin, l'entreprise tourna souvent au ralenti par manque de charbon: ainsi, le 12 novembre, il fallut qu'un « commando » des C.L.S. se rende dans le pays de Charleroi et en ramène du charbon pour éviter la paralysie. La situation financière était tellement mauvaise que, en décembre, la direction refusa de passer l'éponge sur les avances et prêts consentis aux ouvriers pendant la guerre. La situation ira heureusement en s'améliorant à partir de 1945.

Les papeteries de Nivelles connurent elles aussi des difficultés. Le travail démarra très tard, le manque de papier dû à l'insuffisance de bois se faisant cruellement sentir. Il faudra attendre la fin de la guerre pour voir se normaliser les importations et assister au vrai redémarrage de cette industrie.

Ottignies avait fortement souffert du bombardement d'avril 1944. La plupart des entreprises ne fonctionnaient pas à la Libération. Il faudra de longues semaines avant que la situation ne redevienne tout à fait normale.

Grez-Doiceau connaît également, pour ses industries textiles et sa papeterie, de graves problèmes d'approvisionnement en matières premières. Toutefois, cela s'arrangera assez rapidement, sauf pour la papeterie dont les bâtiments abriteront des troupes alliées de transmission.

A Jauche, la laiterie Cervais qui avait fermé ses portes le 3 septembre les rouvre le 13. Les sucreries fonctionnent de nouveau à partir du 8 octobre, mais les cultivateurs doivent souvent attendre de longues heures à la gare pour disposer d'un wagon destiné à leurs betteraves. Orp, enfin, voit son usine de fabrication de machines agricoles occupée à la Libération par des troupes américaines et transformée en atelier de réparation.

Notons encore que de nombreux ouvriers travaillant hors de leur commune eurent à se plaindre des problèmes de liaisons en chemin de fer. Ces perturbations nuirent à de nombreuses industries, le personnel arrivant fréquemment en retard.

Malgré ces difficultés de redémarrage économique, le chômage fut très vite résorbé. Cela s'explique principalement par le fait que de nombreux Belges trouvèrent du travail au sein d'unités alliées installées un peu partout dans la région. Trois cents civils furent ainsi engagés dans les dépôts de l'armée libératrice situés dans les environs de Braine-l'Alleud, Waterloo et Ophain. A Nivelles, deux à trois cents Belges furent occupés autour de l'aérodrome, sans compter ceux qui travaillèrent pour d'autres petites unités. On employa également des autochtones à Beauvechain, Wavre et Ottignies. Leur travail était apprécié et les Alliés le payaient relativement bien. Ainsi, dans l'ensemble, la reprise économique se déroula sans trop de problèmes.

2. LE POINT DE VUE SOCIAL

La guerre a permis l'enrichissement de quelques groupes sociaux tandis que la plupart voyaient leur niveau de vie s'affaisser. Les agriculteurs ont profité des circonstances et notamment du marché noir pour acquérir parfois une fortune appréciable; certains commerçants ont fait de même. Par contre, les employés et surtout les ouvriers ont vu leur pouvoir d'achat restreint de manière importante du fait de la hausse des prix beaucoup plus rapide que celle des salaires.

A la Libération, les ouvriers sont partagés entre la volonté de reprendre leur activité, conscients de la nécessité de produire pour écraser l'Allemagne, et celle de réclamer des patrons un réajustement de leur salaire et une amélioration des conditions de travail.

Pour les représenter, ils peuvent de nouveau compter sur des syndicats. De nouveaux organes, de tendance communiste, sont nés de la lutte, les Comités de Lutte Syndicale. Ceux-ci trouvent surtout leurs adhérents parmi d'anciens militants socialistes de la Confédération Générale du Travail de Belgique (C.G.T.B.), organisation avec laquelle ils sont en très forte concurrence en ces premiers mois d'après-Libération.

En tous cas, en septembre 1944, les communistes sont majoritaires aussi bien aux Forges de Clabecq qu'aux Ateliers Métallurgiques de Tubize. Ils y prônent la reprise du travail, même lorsqu'une grève éclate aux Ateliers Métallurgiques, le 11 septembre (36). Ils exigent cependant une augmentation de salaire de 60 % ainsi que la formation d'un comité d'épuration.

A Nivelles, les C.L.S. ont fait une percée spectaculaire aux Ateliers Métallurgiques au point d'y devenir majoritaires. Le 12 septembre, le bourg-mestre de Nivelles (*), secrétaire provincial de la Centrale des Métallurgistes du Brabant, d'obédience socialiste, essayera bien de rallier les adhérents de 1940 autour de l'objectif des 60 % d'augmentation de salaire.

⁽³⁵⁾ D'après le leader des C.L.S. des Forges de Clabecq, Jules BLACK, le P.C. national était opposé à la grève. Le mot d'ordre était, dès la Libération, de produire pour en terminer le plus vite possible avec le conflit mondial. Cfr interview de Jules Black, réalisée par J. GOTOVITCH, le 11 mai 1977, et conservée au CREHSGM, sous la cote B 145.

⁽³⁶⁾ Il s'agit de Léon Jeuniaux.

Mais il doit constater que de nombreux membres ont quitté l'organisation syndicale. Des délégués C.L.S. viennent même semer la perturbation au sein de l'assemblée provinciale de la Centrale des Métallos: ils réclament le syndicat unique. Des groupes C.L.S. se forment également au sein de la Protection Aérienne Passive, de certaines administrations communales et étatiques, ainsi que dans l'enseignement technique de l'Etat. Le point culminant est atteint le 31 octobre 1944, jour où 1.200 personnes défilent à Nivelles pour réclamer le syndicat unique.

Toutefois, peu à peu, les C.L.S. vont perdre de leur vigueur. Si, en octobre, ils parviennent à empêcher tout licenciement aux Ateliers Métallurgiques et s'ils acquièrent pendant un certain temps une clientèle au sein des fonctionnaires de l'Etat, mécontents des faibles augmentations salariales qui leur ont été accordées, ils perdent rapidement du terrain dans la suite. Le phénomène est nettement ressenti au Congrès de la sous-intersyndicale de Nivelles en avril 1945 où leurs revendications de cogestion et de contrôle de la production semblent être devenues des voeux pieux. Le syndicat n'est plus à même de régenter les Ateliers Métallurgiques et encore moins d'autres entreprises comme il pouvait le faire en septembre-octobre. Bientôt, il s'intègrera à la nouvelle F.G.T.B.

A Genappe, la sucrerie vit naître un syndicat en octobre 1944. Son but était de lutter contre les difficiles conditions de travail et de réclamer une hausse de salaire. Celle-ci ne se fit, semble-t-il, que lentement.

Toutes les industries ne connurent pas ces problèmes sociaux. Aux usines Henricot de Court-St-Etienne, les ouvriers étaient bien payés; à Mont-St-Guibert, leur situation était bonne également. Dans cette dernière localité, les travailleurs avaient même droit à certains avantages extra sociaux, que ce fut à la papeterie ou à la brasserie. Nous l'avons dit, les ouvriers travaillant loin de chez eux éprouvèrent des difficultés de transport. Beaucoup prirent le parti de rester pendant la semaine sur leur lieu de travail.

Si, dans l'ensemble, personne n'eut à souffrir de la faim, les familles nécessiteuses ne manquèrent pas, surtout dans les communes touchées particulièrement par la guerre (Nivelles, Ottignies, Wavre par exemple), ou dans les familles dont un membre était prisonnier en Allemagne. Un peu partout, les Commissions d'Assistance Publique remplacèrent progressivement le Secours d'Hiver instauré pendant la guerre (31).

⁽³⁷⁾ Il semble que certains Secours d'Hiver aient même fonctionné jusqu'en 1945 comme à Grez-Doiceau où cette institution distribuait encore de la soupe et des vêtements en marsavril 1945.

Dans une ville comme Wavre, particulièrement meurtrie, il est vrai, la Soupe Populaire et le Secours d'Hiver continuèrent à fonctionner pendant un moment. La Commission d'Assistance Publique attribuait également des secours. Les besoins de cette institution étaient énormes : dans le budget de la C.A.P. de 1945, la commune dut voter un subside additionnel de près de 600.000 F pour remédier à l'insuffisance des ressources. Dans la même localité, le Fonds National de Secours aux Sinistrés assura des distributions de bons de charbon et de mobilier. Enfin, une Coopérative des Sinistrés de l'arrondissement de Nivelles fonctionna également. Son assemblée statutaire se réunissait à l'Hôtel de ville de Wavre.

De l'avis général des témoins, il semble que les conditions de vie ne se soient pas améliorées de manière sensible pendant cette période, comme semble le prouver la persistance des institutions de secours public.

3. LE PLAN GUTT ET SES CONSEQUENCES (38)

L'opération financière destinée à réduire la masse monétaire en mouvement dans le pays et, par la même occasion, à pénaliser les profiteurs de guerre, a suscité des réactions fort diverses parmi les témoins interrogés.

Il est clair cependant que le système présenta des lacunes, de nombreuses personnes se débrouillant pour ne pas perdre d'argent. Plusieurs combinaisons sont fréquemment citées mais la plus connue est celle qui consistait à faire changer de l'ancienne monnaie (2.000 frs par individu par des familles nombreuses sans le sou. En leur laissant une large commission, chacun y trouvait son bénéfice. Le cas d'institutions religieuses faisant valoir des sommes ne leur appartenant pas est plusieurs fois mentionné. Comme elles récupéraient l'argent déclaré, ce dernier était rendu au vrai propriétaire moyennant l'une ou l'autre donation. D'autres liquidèrent leur surplus en avoirs financiers en achetant par exemple des meubles ou des pianos. Des accords furent également conclus avec des Américains qui possédaient les nouveaux billets avant même que ceux-ci ne circulent sur le marché belge. A Perwez, on parle même d'une combinaison effectuée en complicité avec les gérants d'une banque, qui furent arrêtés et conduits en prison.

Des indiscrétions permirent également à certains de prendre leurs dispositions avant que la nouvelle ne soit connue officiellement. Ainsi, à Wavre, une banque ayant appris que les billets de 50 et 20 frs ne devaient

⁽³⁸⁾ Sur le plan Gutt, voir E. DE DECKER, Les mesures d'assainissement monétaire du gouvernement Pierlot, octobre 1944-janvier 1945, mémoire de licence en sciences économiques, U.C.L., 1975 et, plus généralement, les travaux bien connus de F. BAUDHUIN.

pas être échangés prit des mesures en conséquence. Elle thésaurisa aussi les pièces d'argent. Un agriculteur reconnaît que certains fermiers se sont débarrassés à temps de leur argent liquide pour le convertir en métal précieux ou en biens-fonds. D'autres ont contracté des assurances-vie ou ont gardé les billets de 50 et de 20 frs.

Tous ces cas de fraude n'ont pourtant pas empêché un grand nombre de commerçants et d'agriculteurs de perdre une grande partie de l'argent qu'ils avaient amassé pendant la guerre. Certains sont encore amers aujourd'hui, estimant que ce sont surtout les petits qui ont payé, les gros trouvant toujours des moyens pour s'en sortir. Surpris par cette mesure, certaines personnes ont brûlé des billets ou les ont abandonnés sur la voie publique, par peur qu'une enquête ne soit ouverte sur l'origine de leurs gains. L'un ou l'autre serait même devenu fou et on évoque, par-ci, par-là, l'éventualité de suicides.

C. La poursuite de la guerre

Si le pays se remettait peu à peu de l'occupation allemande et s'il était confronté avec de nouvelles difficultés politiques, économiques et sociales, plusieurs éléments montraient que la guerre n'était pas finie.

1. LA PRESENCE ALLIEE

Les Alliés furent pratiquement partout présents. Dès septembre, Beauvechain et sa plaine d'aviation voient l'arrivée de nombreux Américains. Ceux-ci se touvent dans toute la région, notamment dans les environs de Grez-Doiceau et Jodoigne. Des Anglais s'installent à Braine-l'Alleud, constituant des dépôts de munitions jusqu'à la fin de la guerre et à Braine-le-Château où un corps de transport semble être resté jusqu'à Noël. D'autres sont cantonnés à Court-St-Etienne à partir de la mi-automne jusqu'en février 1945. A Genappe, aucune troupe ne stationne en permanence jusqu'en mars-avril 1945, époque où les Anglais se fixent dans les environs pour sept semaines. A Jodoigne, il y a des soldats britanniques à partir du 21 décembre 1944; ils resteront dans la ville jusqu'en août 1945.

A Mont-St-Guibert, on remarque surtout des Américains, depuis septembre 1944. En décembre, ils sont plus nombreux; à ce moment, on signale également la présence de troupes anglaises. Les Alliés quittent la région au printemps 1945.

A Nivelles, les Alliés sont présents en très grand nombre. Dès septembre, la mission anglo-américaine des Affaires Civiles (Civil Affairs Office) s'installe en ville. Cette institution a pour but de donner une certaine stabilité au moment du passage d'un état de guerre à la restauration de la vie administrative et institutionnelle. Elle délivre les laissez-passer, appose son cachet sur de nombreux certificats, donne des autorisations pour circuler la nuit, etc... Elle aide également à la reprise de la vie économique et se charge d'enregistrer les réclamations pour dommages provoqués par les troupes alliées. La mission sera dirigée par un Américain (3º). A son départ, au début de l'année 1945, le Civil Affaires Office sera remplacé par un bureau de rapatriement anglais qui s'occupera d'agrandir la piste d'aviation, d'aménager les transports, etc...

Si cette mission joua un rôle important, elle n'était cependant composée que d'un petit nombre d'hommes. En septembre, les Alliés n'étaient pas nombreux à Nivelles, même si des soldats de la Military U.S. Police chargés d'accompagner les prisonniers allemands à Compiègne s'y trouvaient également. En réalité, c'est à partir d'octobre que la ville fut envahie de soldats américains, canadiens et surtout britanniques. Ceux-ci prirent possession de la plaine d'aviation. Le R.A.F. 104 Staging Post fut installé pour réparer les avions. De plus, après l'offensive von Rundstedt, on procéda à Nivelles au transport des troupes qui devaient effectuer des opérations lors de l'attaque vers l'Allemagne. Au total, plus d'un millier de soldats séjournèrent dans la région jusqu'en juin 1945.

A Orp-Jauche, une compagnie anglaise s'établit à partir du 21 septembre. Pendant la bataille des Ardennes, des ateliers furent utilisés par les Américains pour réparer le matériel. A Ottignies, ces derniers travaillèrent à la gare; la plupart de leurs compatriotes présents en ville venaient d'installations situées à Noirhat, hameau proche de Court-St-Etienne. Perwez connut l'existence d'importants dépôts américains, surtout pendant l'hiver 1944-45: un magasin de ravitaillement, un entrepôt d'essence et un centre de torréfaction du café, notamment.

A Tubize-Clabecq, par contre, les Alliés furent peu nombreux: les Anglais demeurèrent à Tubize du 10 au 23 septembre et les Américains du 12 janvier au 5 mars. Villers-la-Ville ne connut qu'un seul détachement allié, stationné dans les environs pendant quinze jours; Walhain aurait connu la même situation si en décembre et en février des troupes anglaises n'étaient venues s'installer dans la région. A Wavre, il ne semble y avoir eu que des troupes de passage surtout américaines. On y vit cependant aussi des Anglais pendant la bataille des Ardennes. Enfin, dans la région de Waterloo défilèrent un grand nombre d'Alliés, surtout des Anglais et des Canadiens. Ceux-ci s'installèrent dans la forêt de Soignes et y aménagèrent une immense scierie pour débiter le bois destiné aux ponts.

⁽³⁹⁾ William Franklin Patterson. Né à Fort Worth, Texas. Il était avocat de formation et fut élu au Sénat avant la seconde guerre mondiale. Après son passage à Nivelles, il interviendra dans le procès de Nuremberg. Ctr J. GONDRY, William Franklin Patterson, commandant la place de Nivelles en 1944, in Rif Tout Dju, nov. 1984, pp. 31-33.

Les contacts furent relativement fréquents avec la population. D'abord, les Alliés se trouvèrent souvent confrontés au manque de logement. Certaines troupes s'installèrent dans des écoles mais ce n'était pas possible pour toutes. Assez régulièrement, les officiers et les soldats furent hébergés chez des civils belges. Il est sûr, de toute façon, que lorsque ces militaires dormaient dans des tentes ou des baraquements, de nombreuses personnes venaient les inviter à passer quelques heures chez elles, ne fût-ce que pour se réchauffer. Le plaisir était réciproque. Les Anglo-Saxons appréciaient énormément la douceur d'un foyer qu'ils avaient quitté depuis longtemps. De leur côté, les Belges étaient heureux de pouvoir accueillir chez eux leurs libérateurs.

Pour manifester leur sympathie, certaines ménagères n'hésitaient pas à laver le linge des soldats. Eux apportaient souvent des cigarettes, du chocolat, de la viande en boîte, du chewing-gum, du café concentré, de la margarine ou du savon. Cet apport ne se fit jamais en grande quantité, mais il constitua une amélioration au niveau de la qualité des produits consommés par la population, et une nouveauté, souvent (40).

Malgré les difficultés de compréhension mutuelles nées de la différence de langue, une certaine forme de marché noir vit le jour. Les soldats alliés, simulant la perte d'objets personnels, vendaient ainsi leurs bottines, leurs sous-vêtements et parfois des costumes entiers! A Perwez, où les dépôts américains étaient très importants, des soldats de la base volaient de la nourriture, de l'essence et même des armes pour les revendre par la suite; certains témoins l'affirment formellement.

Quelques Belges n'hésitèrent pas a commettre des délits vis-à-vis des troupes alliées. Ainsi, le Conseil de Guerre de Nivelles, chargé de juger ces infractions, condamna, lors de ses deux premières séances de janvier 1945, vingt-trois personnes du Brabant Wallon pour avoir, la plupart du temps, volé dans les stocks américains. Les cas semblent particulièrement nombreux aux endroits où les Alliés avaient installé de grands dépôts comme à Perwez: on y déroba du café, du sucre, parfois de manière organisée. Des témoins affirment que les Américains, excédés, n'hésitaient pas à ouvrir le feu lorsque quelqu'un était pris en flagrant délit. Les mêmes scènes se déroulèrent à Ottignies. A la gare, il était fréquent que des cheminots repèrent les wagons intéressants, montent dessus et jettent les marchandises dans les remblais. Certains se seraient enrichis par ce procédé. Mais cela ne se finit pas toujours bien pour les voleurs. Ainsi, à Ottignies, un machiniste recut une balle dans la cuisse et resta estropié toute sa vie. A Limal, un médecin fut appelé en mars 1945 pour soigner des Belges assez

⁽⁴⁰⁾ A Nivelles, les Alliés ont même, selon plusieurs témoins, facilité le ravitaillement de la population.

sérieusement blessés par balles, alors qu'ils volaient dans des convois ferroviaires américains. Quoi qu'il en soit, la présence alliée procura à la population des avantages incontestables sur le plan économique, d'autant que beaucoup de civils trouvèrent un emploi bien rémunéré dans les dépôts alliés.

Si les contacts furent nombreux dans le travail, ils le furent encore plus dans la fête ou les divertissements comme par exemple dans les nombreuses rencontres amicales de football qui eurent lieu entre équipes belges et britanniques. Les Alliés organisèrent également de nombreux bals où la jeunesse belge et spécialement féminine se rendait volontiers avec les conséquences que l'on devine : pratiquement toutes les communes eurent leur lot de mariages, de liaisons et de naissances illégitimes. Toutefois, tout cela ne représenta que quelques unités et peut être tenu pour négligeable dans le mouvement démographique général.

A Wavre, où l'enquête a été la plus approfondie à ce point de vue, quatorze mariages ont été recensés en 1945 et 1946. Il est intéressant de remarquer que, pour douze cas connus, les jeunes filles étaient toutes issues de milieux modestes et n'exercaient pas de profession à l'exception de trois employées. Sur les quatorze femmes, seules deux partirent avec leur mari à l'étranger.

L'échantillon étant trop étroit, il est difficile d'en tirer des conclusions fiables. Toutefois, ces données confirment l'impression générale rapportée par les témoins que ce furent surtout les jeunes filles de condition modeste qui entretinrent des relations privilégiées avec les soldats.

Si l'image générale laissée par nos libérateurs est la plupart du temps positive, certaines nuances doivent toutefois être apportées. D'abord, tout le monde a remarqué la différence de tempérament entre Britanniques et Américains. Les Anglais étaient un peu hautains et froids. On les trouvait en tous cas plus réservés que les Américains, considérés comme plus ouverts, plus joyeux et voyant la vie du bon côté. On admira aussi la souplesse de leur discipline tout en vantant leur efficacité.

Certains énoncent pourtant à l'égard de ces derniers quelques critiques: souvent, ils ne s'intéressaient qu'à la boisson et aux filles. Quelques uns étaient violents. Les bagarres furent nombreuses: ainsi, lors d'un bal dans la région de Grez-Doiceau, une jeune fille des troupes auxiliaires anglaises fut tuée dans une altercation, par un M.P. Ces derniers étaient connus dans toute la région pour leur dureté.

Lorsqu'ils comparent les Américains aux Allemands, certains témoins n'hésitent pas à dire que les premiers avaient moins de respect que les seconds vis-à-vis des endroits où ils étaient hébergés (41), et des personnes du sexe féminin. Il est sûr que, dans ce dernier domaine, leur franchise ne plaisait pas à tout le monde, d'autant que beaucoup d'entre eux semblaient accorder peu d'importance à l'âge de leurs « conquêtes », fussent-elles très jeunes.

Notons encore qu'une partie de la population n'apprécia pas certains gaspillages. On raconte, par exemple, qu'à Ottignies les soldats américains cantonnés à la gare mangeaient du pain blanc. Quand ils en avaient assez, ils jetaient le reste au feu au lieu de le donner aux ouvriers belges qui mouraient d'envie d'en manger. Néanmoins tout cela ne dégrada pas, en général, le bon esprit qui régna entre Belges et Alliés jusqu'à leur départ.

2. L'OFFENSIVE VON RUNDSTEDT. LES V1 ET LE NON-RETOUR DES PRISONNIERS

La contre-offensive allemande surprit l'ensemble de la population : très vite, ce sentiment d'étonnement fit place à un autre, la peur. Pourtant, nombreux furent les habitants du Brabant Wallon à ne pas s'affoler. Ils avaient confiance dans la force alliée; de plus, ils étaient mal informés des terribles combats qui se déroulaient dans le Sud du pays. Beaucoup avouent aujourd'hui que, s'ils en avaient davantage eu connaissance, ils n'auraient sans doute pas été aussi confiants. Les plus craintifs avaient bien remarqué pendant les derniers jours de 1944 l'importance des mouvements de troupes dans la région. De nombreuses unités américaines se rendaient sur le front tandis que les Anglais renforçaient un territoire qui pouvait être atteint très rapidement. En outre, les Alliés étaient en état d'alerte et circulaient dans les rues, l'arme en bandoulière. L'anxiété se lisait sur de nombreux visages, pourtant souriants quelques jours plus tôt. Enfin, l'aviation allemande, absente depuis longtemps, était signalée à plusieurs endroits, s'en prenant notamment aux gares de Nivelles, Ottignies et Ramillies. A Beaurieux, un appareil ennemi fut abattu par la D.C.A. américaine. Lors de ces événements tragiques, de nombreuses communes accueillirent les populations fuyant les combats (42). Cela ne se fit pas partout facilement, les gens logeant les Ardennais tant bien que mal. Par la suite, toutefois, lors d'initiatives lancées pour recueillir de l'argent, du matériel ou des vivres destinés aux villages du Sud du pays les plus touchés, les récoltes se révélèrent souvent inespérées (43).

La peur affichée lors de l'offensive des Ardennes n'avait en réalité jamais tout à fait quitté les Brabançons. En effet depuis septembre, le pays était soumis au bombardement par les VI. Les Allemands ne visaient pas le

⁽⁴¹⁾ Des Américains de la base de Beauvechain commirent de nombreuses dégradations dans un château où ils s'étaient installés.

⁽⁴²⁾ Le fait est attesté pour Beauvechain. Braine-l'Alleud. Grez-Doiceau. Ottignies et Perwez. Signalons que Braine-l'Alleud accueillit à cette occasion 1.200 réfugiés provenant des cantons rédimés.

⁽⁴³⁾ On mentionna ce genre de solidarité à Bousval, Jodoigne, Loupoigne, Marbais, Sart-Dames-Avelines et Tubize.

Brabant Wallon (4), mais cette région se trouvant dans l'axe de tir sur Bruxelles (6), il était à craindre à tout moment qu'un V1 n'infléchisse sa trajectoire et vienne s'écraser sur une localité brabanconne. Ainsi, à Perwez, deux «bombes volantes» tombèrent dans un bois et dans un champ. A Orp-Jauche, un V1 toucha la sucrerie le 21 septembre, occasionnant d'importants dégats. A Walhain, un de ces engins s'abattit le 4 novembre sur une habitation : quatre personnes furent blessées et de nombreuses maisons voisines endommagées. A Doiceau, un VI, dirigé sans doute vers la plaine d'aviation de Beauvechain proche, fit voler en éclats les fenêtres d'une école (46). La région de Nivelles fut plus touchée encore : sept bombes volantes y tombèrent et ce n'est sans doute pas un hasard. Ces engins tuèrent deux fois (41), et une catastrophe fut évitée de justesse le 15 novembre lorsqu'un VI s'écrasa à deux pas de l'Ecole Normale où les élèves avaient repris les cours et où les Américains s'étaient installés.

Outre certaine psychose d'une « 5e colonne » allemande surtout répandue en septembre-octobre, un élément rappelait à tout instant aux Brabançons que la guerre n'était pas finie: le maintien en détention en Allemagne des prisonniers de guerre et des prisonniers politiques. Seul leur retour en 1945 devait libérer complètement la population et l'assurer que l'épreuve était bien terminée.

D. La vie quotidienne

Les événements importants qui se déroulèrent pendant ces quelques mois ne doivent pas nous faire oublier que la vie de tous les jours continuait, avec ses joies et ses peines, et aussi ses tracas. Il fallait d'abord penser à se nourrir, se vêtir et se chauffer. Beaucoup croyaient qu'une fois le pays libéré, les problèmes de rationnement nés de l'occupation prendraient rapidement fin. Grande fut leur déception quand ils se rendirent compte qu'il n'en était rien. Les avis sont partagés quant à la question de savoir combien de temps fut nécessaire à une amélioration notable du ravitaillement en nourriture : les témoins parlent de deux à six mois. Pendant la période qui nous concerne, la situation sur ce plan évolua donc peu par rapport à ce qu'elle était pendant la guerre. Beaucoup continuaient à cultiver un petit potager ou à élever des lapins. Le marché noir se maintint également, même si ses prix

(44) Sauf peut-être les aéroports de Beauvechain et de Nivelles.

(46) A Beauvechain même, on n'évoque aucune chute de V1. Pourtant, il paraît improbable que

cela ne se soit pas produit.

(47) Un mort fut à déplorer le 23 octobre à Glabais; une seconde victime fut signalée le 10 novembre à Bois de Nivelles.

⁽⁴⁵⁾ Les grandes villes du pays furent particulièrement touchées par les V1 et les V2. Cfr A. LEMOINE, V2 sur la Belgique, Bruxelles, 1985; d'autres études relatives au sujet sont recensées régulièrement dans la bibliographie publiée par le CREHSGM. De nombreuses localités du Brabant Wallon accueillirent des sinistrés. Braine-le-Château, Clabecq et Tubize hébergèrent des enfants provenant de la région de Liège. A Marbais, des jeunes sinistrés d'Anvers furent les hôtes des villageois.

diminuèrent peu à peu. La présence des Alliés constitua une nouvelle source d'approvisionnement qui donnait accès à des denrées alimentaires qu'il était difficile de trouver avant. Mais l'apport allié fut surtout important pour certains produits comme l'essence, les cigarettes, le savon et les vêtements.

Malgré tous ces problèmes, la campagne environnante permit à la population du Brabant Wallon de ne jamais souffrir de la faim. La quantité de nourriture fut toujours suffisante. Seule la variété fit défaut, les personnes interrogées se plaignant du manque de beurre, de farine et de viande. Les fermiers qui continuaient à vendre leur production à prix fort aux Bruxellois, étaient désormais beaucoup plus conciliants avec les habitants du village. Ouelques témoins affirment que les autorités fermaient les yeux sur ce trafic. Des contrôles étaient cependant effectués de temps en temps par des inspecteurs du Ministère des Affaires Economiques. A Walhain, le 4 novembre, des vérificateurs désignés par le Procureur du Roi de Nivelles procédèrent à l'arrestation de vingt-deux fermiers; quinze d'entre eux furent placés sous mandat d'arrêt. Des opérations du même genre durent se dérouler un peu partout dans le Brabant Wallon, vu le grand nombre de traces écrites retrouvées à Nivelles concernant des déficits de fournitures. Des larcins eurent également lieu, non seulement dans des dépôts alliés mais aussi dans des entreprises belges: ainsi, en décembre 1944, un vol important se déroula à la sucrerie de Genappe.

Les vêtements étaient peut-être encore plus difficiles à trouver que la nourriture. Dans ce domaine, la présence alliée fut particulièrement bien accueillie, les soldats n'hésitant pas à se défaire de leurs objets personnels pour avoir de l'argent belge.

L'approvisionnement en combustible représenta un autre problème majeur de l'après-Libération. Même si, d'après la plupart des témoins, la situation sur ce plan s'améliora peu à peu par rapport à l'occupation, il n'en demeure pas moins vrai que le ravitaillement officiel en charbon était à peine suffisant pour chauffer une pièce ou deux, lors de l'hiver 1944-1945, particulièrement rigoureux. On utilisait aussi du schlam, poussière de charbon que l'on humidifiait avec de l'eau argileuse pour en faire des briquettes. Le rendement était assez valable. Si les ressources énergétiques étaient assez difficiles à trouver dans la région, les habitants du Brabant Wallon disposaient heureusement de bois, abondant dans de nombreuses communes (*1). Ils ne se gênaient pas pour en couper, même si cela sortait parfois du cadre de la légalité. A Nil-St-Vincent, un bois appartenant à un

⁽⁴⁸⁾ On cite son utilisation fréquente à Waterloo (forêt de Soignes), Villers-la-Ville, Mont-Saint-Guibert, Court-Saint-Etienne, Braine-le-Château, Grez-Doiceau, Beauvechain, Orp-Jauche, Perwez, Ottignies, Walhain et Jodoigne.

Bruxellois fut rasé sur son ordre, mais avant que le camion qui devait venir chercher les bûches le lendemain n'arrive, la population s'empara pendant la nuit du bois coupé, si bien qu'il n'en resta plus rien à l'aube. La plupart du temps, toutefois, si le bois n'était pas vendu, il était échangé contre des denrées alimentaires rares. Ce combustible constitua un appoint précieux pour de nombreux Brabançons, les empêchant de trop souffrir du froid.

On se débrouillait aussi pour s'approvisionner en charbon. Certains n'hésitaient pas à se rendre dans le proche bassin houiller du Hainaut avec des charrettes à bras pour y acheter quelques kilogrammes du précieux combustible. Des camions en provenance de la même région et se dirigeant vers Bruxelles s'arrêtaient parfois dans le Brabant Wallon, une partie de leur cargaison étant écoulée en fraude. A Grez-Doiceau, un véhicule réquisitionné par des résistants amenait du charbon de la région de Charleroi et était vendu au marché noir. Les fermiers utilisaient souvent leur production pour l'échanger contre de la houille. Dans les gares importantes, comme celle d'Ottignies, par exemple, on allait voler dans les wagons (49). A Braine-l'Alleud, on pilla les réserves de coke d'une station d'épuration.

Les administrations communales et les entreprises n'étaient pas insensibles au problème. Ainsi, aux Forges de Clabecq, chaque ouvrier recevait gratuitement un tombereau de coke par mois. A Genappe, la sucrerie distribua pendant quinze jours du charbon à prix réduit. Les communes cherchaient à répartir équitablement le charbon qui leur était fourni, un supplément étant accordé aux femmes enceintes et aux malades. Elles firent souvent pression sur les médecins pour que ceux-ci évitent de délivrer des certificats de complaisance. A Néthen, dès le 10 septembre, l'administration communale décida de mettre en vente de petits lots de bois afin d'en faire profiter toute la population.

Malgré tous ces efforts, des personnes souffrirent du froid, surtout à l'Ouest, région relativement peuplée et privée en de nombreux endroits de l'apport important que pouvait constiter le bois. Ainsi, à Braine-le-Château, le 19 janvier 1945, vingt personnes manifestèrent et en appelèrent à l'administration communale pour améliorer le ravitaillement en charbon.

L'approvisionnement en gaz et en électricité posa bien moins de problèmes. Notons tout de même que l'électricité fut rationnée dans la région de Nivelles, que des coupures de courant se produisirent à Tubize-Clabecq et qu'il fallut un certain temps pour que les installations endommagées par les événements de septembre 1944 ne soient réparées à Wavre et Ottignies. C'est dans ces deux dernières communes que les problèmes furent les plus importants. Un témoin raconte qu'à Wavre, le gaz n'était

⁽⁴⁹⁾ Le cas est également évoqué pour Villers-la-Ville.

distribué qu'à certaines heures, et même pas en quantité suffisante pour cuire les aliments. A Ottignies, alimenté en électricité par Court-St-Etienne, une seule ampoule pouvait fonctionner par ménage.

Les déplacements constituaient un autre problème quotidien pour la population. Les automobiles étaient très rares et l'essence très difficile à trouver sur le marché officiel. La plupart des gens, pour se rendre loin de chez eux, avaient donc recours aux transports en commun. Or, ces derniers avaient terriblement souffert des derniers mois de la guerre, des dégats importants ayant été occasionnés soit par les bombardements alliés soit par la Résistance. De plus, l'ennemi avait emmené en Allemagne une grande quantité de machines. Sur notre territoire, leur nombre était nettement insuffisant pour répondre aux besoins de la population. A Ottignies, noeud ferroviaire du Brabant Wallon, durement touché par les bombardements alliés et les sabotages, deux trains par jour seulement, à la Libération, se dirigeaient vers les Ardennes. Encore s'arrêtaient-ils souvent à Mont-St-Guibert! Dans l'autre sens, des ponts ayant sauté et la priorité étant donnée aux convois militaires, les machines n'allaient pas plus loin que Rixensart. La ligne Ottignies-Manage fut inutilisable pendant environ six mois. Seule, finalement, la liaison vers Wavre et Louvain donna plus ou moins satisfaction, les trains n'y étant cependant pas très nombreux. Sur un trajet aussi important que celui reliant Bruxelles à Charleroi, trois trains seulement roulaient en une journée. De Nivelles, il fallait deux jours pour atteindre Bruges, à certaines heures.

Dans ces conditions, même si le nombre et la qualité des relations ferroviaires augmentèrent peu à peu, les gens hésitaient à se déplacer. Ils pouvaient heureusement disposer de lignes de tram en meilleur état. Les vicinaux, s'ils étaient plus nombreux et plus réguliers que les trains, souffraient cependant de leur vétusté. De plus, ils étaient la plupart du temps bondés. Tout cela rendit la vie difficile aux navetteurs. Ces problèmes de circulation n'empêchèrent pourtant pas un grand nombre de citadins de se rendre en train dans les campagnes brabançonnes pour y acheter des produits au marché noir. De nombreux fermiers firent le même trajet mais en sens inverse. Quant aux liaisons entre villages voisins, elles se faisaient le plus souvent à pied ou en vélo, comme durant l'occupation.

Malgré tous ces soucis, la population se portait bien. Les témoins sont unanimes à reconnaître que les maladies étaient peu fréquentes: tout le monde avait maigri mais l'alimentation, par la force des choses, était bien plus saine qu'avant la guerre. Les cas de malnutrition et de tuberculose constituèrent toujours des exceptions.

Le manque de médicaments et leur coût élevé fit parfois problème. On les remplaçait le plus souvent par des préparations artisanales. Certains notent l'apport précieux de la pénicilline, amenée par les Américains. Les médecins interrogés se plaisent à reconnaître une amélioration de leur condition de travail, surtout par le fait qu'ils pouvaient maintenant voyager librement sans craindre une rencontre avec une patrouille allemande.

Les préoccupations matérielles, si elles furent prédominantes, laissèrent tout de même une place aux besoins d'information et de détente. Radio-Belgique prit rapidement le pas sur la B.B.C. (50). L'intérêt pour les bulletins d'information diminua peu à peu au profit des programmes de divertissements. Les grands quotidiens nationaux reprirent rapidement le rôle qu'ils jouaient avant-guerre. Les feuilles les plus lues étaient Le Soir et La Dernière Heure. Les témoins dirent les avoir reçues régulièrement à partir d'une ou quelques semaines après la Libération. Un certain nombre de journaux régionaux se répandirent également dans le public, mais d'une façon plus limitée, semble-t-il. On évoque surtout Les Nouvelles Brabançonnes (sans étiquette politique) et Le Publicateur (libéral). Il existait également une édition du Brabant Wallon de l'Avant-Garde (communiste) et un journal des C.L.S., l'Unité Syndicale. On parle aussi du Brabant Wallon dont l'appartenance politique n'est pas sûre (catholique?) et de Jean Prolo (socialiste). Cette dernière feuille ne parut cependant qu'à partir de décembre 1945. Cette presse régionale n'a eu un impact réel que dans la région de Nivelles où elle était rédigée. Pour les nouvelles locales, les gens préféraient se fier au traditionnel bouche à oreille.

Le changement le plus important dans la vie quotidienne intervint au niveau des loisirs. Les derniers mois d'occupation avaient été particulièrement pénibles à supporter, surtout pour les jeunes gens, obligés de se terrer pour éviter le travail obligatoire en Allemagne. La censure allemande avait peu à peu éloigné les foules des spectacles et des cinémas, les moments de détente se déroulant le plus souvent en famille.

Cela explique la soif de divertissements à la Libération et, plus particulièrement, la prolifération des séances de cinéma, des spectacles et des bals. Presque chaque localité avait une salle de cinéma où une grande partie de la population pouvait voir les films américains et britanniques, curiosité dont elle avait été privée pendant plus de quatre ans. La jeunesse participa en masse aux nombreux bals organisés par les troupes alliées ou par les groupements locaux, heureuse de pouvoir se divertir sans arrière-pensée. Les sociétés théâtrales locales se multiplièrent, permettant enfin à de nombreuses personnes de s'exprimer. Cette volonté d'affirmation de soi-même fut révélée notamment dans le choix d'un certain nombre de pièces patoisantes. On ne dédaigna pas non plus les pièces comiques, les vaude-villes et les opérettes, ces dernières recueillant un franc succès auprès de la population.

⁽⁵⁰⁾ Il existe également à la Libération Radio-Châtelineau, qui eut un impact important dans le sud du Brabant Wallon (notamment à Perwez). Cette radio émit dès le 3 septembre.

Des fanfares resurgirent, des orchestres furent formés pour égayer les nombreuses festivités. Les cafés furent bien plus fréquentés qu'auparavant : on y jouait aux cartes, on y dansait; la bière y était meilleure. Le sport fut aussi à l'honneur, particulièrement le football et la balle-pelote. Des conférences furent également organisées. Elles mettaient surtout en exergue le sentiment patriotique et l'identité régionale et locale. Par contre, les bibliothèques, fort prisées pendant l'occupation, perdirent un bon nombre de leurs lecteurs.

Cette impression de joie, d'insouciance ne fut cependant pas partagée par l'ensemble des témoins, pourtant très jeunes à l'époque. Si les occasions de se distraire se multiplièrent à la Libération, elles ne faisaient toutefois pas oublier que les prisonniers de guerre se trouvaient toujours en Allemagne et que le rationnement en nourriture était toujours présent.

E. La vie scolaire et religieuse

Face aux bouleversements du monde au sein duquel elles vivaient, deux institutions semblent n'avoir pas été touchée : l'Ecole et l'Eglise. Mais peutêtre n'est-ce qu'une impression due au fait que l'évolution y est plus lente, moins perceptible.

Un peu partout, en tout cas, les classes reprirent aux alentours du 15 septembre, sauf dans les établissements endommagés par la guerre (81) ou occupés par les troupes alliées (50). De toute façon, des arrangements furent pris pour que les élèves puissent suivre normalement les cours : soit l'institution dont les bâtiments étaient inutilisables fut accueillie dans d'autres locaux, soit les écoliers répartis dans les établissements voisins.

Le premier trimestre se passa presque normalement. Seule la hantise des VI vint troubler l'atmosphère. Au début de l'hiver, la vie scolaire fut perturbée par une certaine pénurie de chauffage et par l'offensive von Rundstedt, les Alliés appelés en force dans la région occupant de nombreuses écoles (33). Les cours furent généralement suspendus du 15 décembre au 15 janvier.

Les difficultés de transport contraignirent de nombreux parents à mettre leurs enfants dans l'école du village, alors qu'ils auraient préféré leur faire suivre les cours d'établissements plus renommés des villes. A Nivelles,

⁽⁶¹⁾ Comme c'est parfois le cas à Grez-Doiceau, Limelette, Nivelles et Wavre.

⁽⁵²⁾ Cette situation s'est présentée de manière certaine à Grez-Doiceau, Jodoigne, Nivelles, Tubize et Waterloo.

⁽⁶³⁾ Comme à Braine-l'Alleud, Mont-Saint-Guibert, Nivelles et Tubize.

véritable « capitale » de l'enseignement pour le Brabant Wallon, l'état des transports rendait difficile la normalisation des cours dans l'enseignement secondaire.

Le contenu des leçons semble avoir peu évolué à cette époque. Cet aspect des choses n'a pas marqué les enseignants interrogés. La sensibilisation des élèves aux événements contemporains fut, elle, très fluctuante, et dépendait finalement de la personnalité du professeur (%). L'école apparaît ainsi fortement coupée de la vie, constituant un « monde à part ». Peu de témoins semblent avoir remarqué un renouvellement au sein des mouvements de jeunesse, sauf peut-être à Villers-la-Ville et à Nivelles. Il faut cependant prendre ces conclusions avec prudence, vu le peu d'informations récoltées à ce sujet.

L'attitude de l'Eglise a peu frappé les témoins interrogés. On se souvient que de nombreux cortèges et célébrations eurent lieu en septembreoctobre 1944 et que beaucoup d'habitants y participèrent. Il s'agissait avant
tout de traduire la joie de la communauté tout entière vis-à-vis de la liberté
retrouvée. C'est ainsi qu'à Nivelles, la procession de la Tour Sainte Gertrude
rassembla aussi bien des socialistes que des catholiques. Par la suite, le
clergé intervint peu vis-à-vis des problèmes de la population, préférant
maintenir son action sur le plan spirituel. Quelques mises en garde eurent
cependant lieu, notamment à l'égard des parents, pour qu'ils surveillent
leurs jeunes filles et empêchent celles-ci de commettre des actes « irréparables » en compagnie de soldats alliés trop entreprenants!

Les personnes interviewées reconnaissent que la ferveur religieuse diminua après la seconde guerre mondiale. Certaines affirment cependant que, durant la période qui nous occupe, aucun changement notable ne fut observé, notamment parce que de nombreuses familles avaient encore un prisonnier en Allemagne et qu'elles continuaient à aller prier pour lui, à l'église.

⁽⁵⁴⁾ Certains enseignants interrogés estiment qu'il n'était pas nécessaire de traiter des faits du temps puisqu'ils les vivaient. D'autres ne sont pas du même avis, préférant approcher l'école de la vie. Dans certains établissements, les élèves étaient mieux préparés à participer aux manifestations patriotiques.

CONCLUSIONS

Après des années d'occupation, le Brabant Wallon connut une libération rapide et, le plus souvent, sans grande effusion de sang. Des combats d'arrière-garde meurtriers eurent cependant lieu de-ci, de-là, à l'Ouest et au Centre de l'arrondissement.

Dès le 6 septembre, la joie pouvait s'exprimer : elle fut souvent mêlée à une rancoeur née des privations, des injustices et des malheurs subis depuis trop longtemps. Malheureusement, la colère se révéla souvent aveugle et frappa des personnes qui ne méritaient pas toujours un tel châtiment. Des excès furent ainsi commis, surtout dans les communes qui avaient été touchées par la guerre, et où la Résistance ne parvint pas à imposer la modération, comme à Wavre et Braine-l'Alleud.

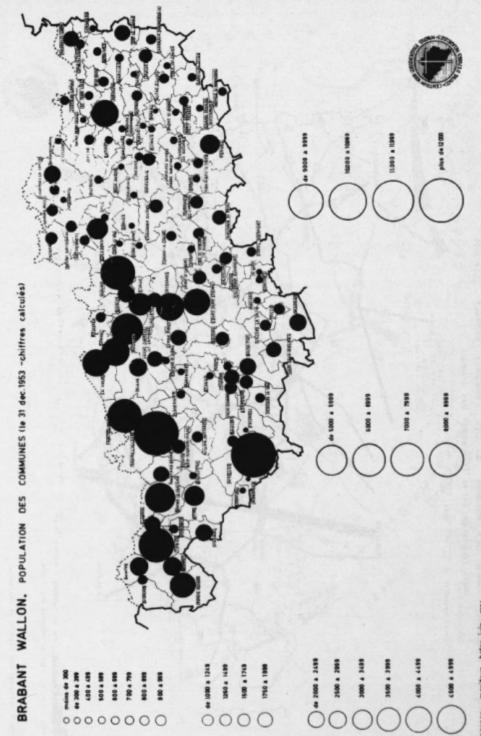
Mais ces événements extraordinaires laissèrent bien vite la place à des préoccupations beaucoup plus terre à terre. L'administration communale, réinstallée presque partout dans la même composition qu'en 1940, dut rapidement faire face à de nombreux problèmes, liés la plupart du temps à l'approvisionnement de la population. Ces difficultés, surtout présentes dans les petits centre urbains, n'atteignirent jamais l'acuité observée dans d'autres régions plus peuplées du pays. On n'y remarqua pas non plus de poussée des forces communistes, si ce n'est dans quelques entreprises importantes de l'Ouest de la contrée, à Nivelles et Tubize notamment.

Mais la guerre n'était pas terminée. Outre le rationnement en nourriture et en charbon, qui n'était guère différent de celui subi sous l'occupation, la population dut accepter la présence de nouvelles troupes, quoique les Alliés aient été très bien acceptés par les Brabançons. Plusieurs unions sortirent même de ces relations, les rencontres entre les militaires et les jeunes filles du pays étant facilitées par l'organisation de nombreux bals et soirées dansantes. La prolifération des fêtes en tous genres ne semble pourtant n'avoir touché qu'une partie de la population. Serait-ce dû à la crainte, dans de nombreuses familles, de ne pas revoir le père, le fils ou le frère revenir des camps de prisonniers allemands? Les VI et l'offensive von Rundstedt rappelèrent également que les hostilités n'étaient pas terminées.

Si les communications causèrent beaucoup de soucis aux Brabançons, spécialement aux navetteurs qui allaient travailler à plusieurs dizaines de kilomètres de chez eux, les médias se normalisèrent rapidement. Les gens reçurent assez rapidement les journaux nationaux, beaucoup plus que la presse régionale ou locale et écoutèrent Radio-Belgique, qui prit le pas sur la B.B.C. Quant à la vie scolaire et religieuse, elle semble avoir été peu marquée par les événements, demeurant comme en marge de l'actualité.

Aujourd'hui les témoins se souviennent. Finalement, ils avouent que la Libération a modifié peu de choses quant à leurs conditions matérielles d'existence. Pourtant, ils perçoivent que quelque chose de fondamental a alors changé: sans qu'ils puissent tous l'exprimer clairement, ils ont compris qu'ils avaient retrouvé un bien sans prix, la liberté.

En terminant, nous voudrions souligner une fois encore l'apport des sources orales dans cette enquête. Elles ont permis de dévoiler de multiples aspects peu présents dans les documents écrits. Si elles ne sont pas toujours fiables pour les faits précis, elles constituent néanmoins un apport irremplaçable pour la connaissance de la vie de tous les jours et celle de l'état d'esprit de la population (45).



source: manifeur beige juin 1954.

BRABANT WALLON. TRAFIC DES AUTOBUS ET DES TRAMWAYS VICINAUX. Eté: 1955.

mild-mannen ligne et freigence des trains.

ource indicateur des Chemins de Fer beiges.

